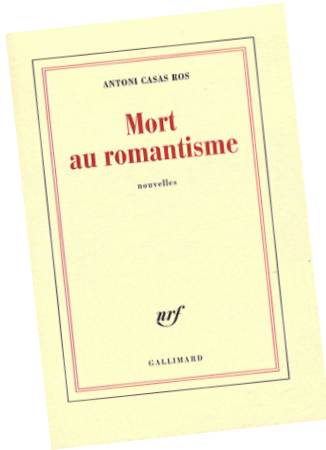


Sous les mots, la vague

Par Marc Villemain



Il y a bien, oui, un mystère Casas Ros. Pas spécialement celui qui s'attise aux rumeurs liées à l'identité de l'auteur – dont nul ne connaît le visage –, mais celui de cet espace de liberté très singulier, peut-être extensible, que semble lui procurer l'écriture. Car que cette appropriation de la liberté apparaisse comme une sorte d'évidence pour n'importe quel écrivain un peu respectueux de son art est une chose, qu'elle soit investie avec autant de sensibilité, d'amplitude, d'intériorité, n'est toutefois pas aussi fréquent.

Tout n'est sans doute pas parfait dans ces trente-neuf très brefs récits – qu'il serait peut-être plus judicieux de qualifier de fusées que de nouvelles : la féconde contrainte du court peut entraîner, à tel ou tel moment, quelque trait un peu forcé, et l'on ne peut complètement se débarrasser de l'idée selon laquelle il y avait dans l'exercice quelque chose qui relevait, en partie du moins, du défi ou de la performance. Cette impression s'évanouit cependant très vite, tant on ne peut demeurer impassible devant la mélancolie souveraine où nous entraînent les visions de Casas Ros, devant cette oscillation permanente entre les facéties de l'existence et l'abattement de vivre. Comme s'il y avait une concrétude de l'imaginaire, un soubassement douloureux à tout onirisme. Cette jeune fille, croisée dans un train, dont on comprend que l'étui noir lui sert à autre chose qu'à trimballer tel ou tel instrument de musique, toute comme cette belle nageuse unijambiste, l'étrange sensation que procure l'observation de nos corps (et de nos oreilles), ce corps qui nous échappe et qui fuit devant le miroir, l'invention d'une langue pour l'écriture d'un livre infini, ce lecteur qui voudrait pouvoir réécrire la chute des livres qu'il aime, ce fantasme de « rendre à la forêt son bois sous forme de livres qui prendraient la forme d'arbres », ce ballon de football qui vole au-dessus de la terre et se laisse rebondir au gré des coups qu'on lui donne, tout ramène à cette certitude : « on peut écrire dans le vide, pendant la chute vertigineuse. » Aussi, sous son titre aux allures de manifeste, *Mort au romantisme* nous gifle autant qu'il nous caresse. La gifle, c'est ce regard porté en marge absolu du monde, la rudesse et la concision poétiques de ces visions où corps et esprits humains se trouvent déformés, distendus, redessinés, redéfinis, cette manière de nous rappeler à nous-mêmes. La caresse, c'est la tristesse lointaine et sans doute inapaisable qui inspire ces visions, cette ironie défaite dont Casas Ros teinte la peine d'un monde impraticable. « On ne peut pas toujours sourire à celui qui souffre », écrit-il dans la fusée qui ouvre le recueil, et qui me semble assez bien résumer ce à quoi l'écrivain va puiser.

Tout est finalement très beau dans ce livre, écrit d'une plume vive et grave à la fois, et si l'on ne peut être également sensible à l'ensemble des textes, tous rayonnent d'une urgence dont on peut espérer qu'elle soit, d'un certain point de vue, salvatrice. Lire Casas Ros, c'est en quelque sorte revenir aux points cardinaux de l'humain, retrouver ces idées que les minutes de l'existant nous invitent à chasser d'un mouvement plus ou moins conscient sous le seul

prétexte qu'elles seraient trop insaisissables, ou trop dérobées, ou trop occultes, ces petites choses qui ne sont pas tout à fait des idées encore, seulement des fulgurances qu'il nous faut tenir à distance respectable si l'on veut supporter de vivre. Sans chercher dans ces textes un caractère souterrain ou psychologique que l'auteur n'a sans doute pas voulu lui donner, on se dit que pourrait y reposer une aspiration à découvrir ou à recouvrer une terre vierge, un de ces mondes perdus de nos enfances : « *Il foule une herbe fraîche et se met à penser qu'aucun être humain avant lui n'a emprunté cet itinéraire, que personne n'y a laissé la trace de son pas. Un sentier est en train de naître.* » Nous ne pouvons nous défaire de ce qui nous constitue comme humains, réceptacles inaboutis pour les vents contraires. Il nous faut reconnaître l'incomplétude de notre rapport au monde, vivre avec cette souffrance de ne pas pouvoir nous y mouvoir autant que la vie nous y inviterait, sauf à avoir l'impression de renier quelque chose de marmoréen en nous ; courir, finalement, après « *ce lieu insituable où toutes les vagues de la conscience jaillissent sans début et sans fin* » ; et constater qu'on ne peut s'accrocher au réel de la vie sans faire la part belle à un imaginaire hors lequel elle-même partirait en fumée. Comme nos rêves.

*